

Le grand jeu de la création

●●● **François Euvé s.j.**, Paris

Doyen de la Faculté de théologie du Centre Sèvres (Paris)¹

La création du monde est un thème fascinant. Dans notre civilisation occidentale, le modèle prédominant fait appel au schème de la « fabrication » : Dieu « fait » le monde comme l'ouvrier fait une œuvre. L'image classique, proposée par Voltaire à la suite de Newton, est celle de l'« horloger ». Même si l'on ne croit pas en ce Dieu, il semble évident de le concevoir selon ce modèle, qui remonte d'ailleurs à l'antiquité grecque.

A cette image, la tradition chrétienne ajoute que cette fabrication divine du monde est « toute-puissante ». A la différence du « démiurge » de Platon, le Dieu biblique ne se heurte à aucune autre instance différente de lui. Il n'a en face de lui aucune matière éternelle qui opposerait sa résistance à l'action fabricante, comme la pierre résiste au ciseau du sculpteur, comme l'argile résiste aux mains du potier. Il crée « à partir de rien » (*ex nihilo*).

Cela a de grandes conséquences sur le rapport de l'humanité au monde. Hommes et femmes sont créés « à l'image de Dieu », selon le livre de la Genèse (1,26). Est-ce à dire qu'ils disposent, eux aussi, par délégation divine, d'une « puis-

sance » créatrice ? Dans le même passage biblique, ils sont invités à « soumettre et dominer » la terre (1,28). Le travail humain reçoit ainsi une notable valorisation théologique. Travailler, c'est participer à l'œuvre créatrice, même si c'est à une échelle inférieure (la puissance humaine n'est pas la toute-puissance divine). Dieu invite l'humanité à transformer la terre et pas seulement à la conserver en l'état. La technique humaine ne cherche pas à revenir à un état harmonieux, mais à réaliser quelque chose de neuf. C'est toute l'aventure moderne qui est incluse dans ce schéma. Nous en percevons aujourd'hui les limites. L'action transformatrice de l'humanité a entraîné des conséquences dévastatrices sur l'environnement, qui mettent en péril la survie même de cette humanité. En prétendant faire du nouveau, n'a-t-on pas transgressé des frontières « naturelles », immuables, établies par le Créateur depuis le commencement ?

Comme le constatait Jacques Monod il y a quarante ans, l'homme de la modernité scientifique et technique a rompu « l'ancienne alliance » qui l'unissait à la nature. Par contraste, quelques années après, un autre prix Nobel, Ilya Prigogine, invitait à renouer une « nouvelle alliance ».² Ce ne serait plus le travail qui mériterait d'être valorisé, mais d'autres activités, plus gratuites, plus festives.

Pour rendre compte de l'origine des choses, chaque culture propose des modèles, des images, des métaphores qui tentent d'approcher ce qu'aucun concept ne peut saisir et qui influencent le rapport de l'humain au monde. L'approche chrétienne d'un Dieu créateur tout-puissant renvoie à une notion rarement mise en évidence, celle de la gratuité festive : loi et jeu sont associés, ouvrant la porte à la liberté créatrice de l'homme.

1 • **François Euvé**, « Penser la création comme jeu », *Cogitatio fidei* n° 219, Cerf, Paris 2000, 408 p. (n.d.l.r.)

2 • **Ilya Prigogine et Isabelle Stengers**, *La nouvelle alliance*, Gallimard, Paris 1986, 440 p.

Dans les années '70, au moment où Monod écrivait *Le hasard et la nécessité*, d'autres voix, déjà sensibles aux problèmes écologiques, s'élevaient pour dénoncer le primat de la technique dans le monde occidental. Des auteurs, tel Harvey Cox,³ voulaient, contre la domination exclusive du travail, réhabiliter le sens de la fête en mettant en avant le thème du « jeu » : « restaurer contre la prétention totalitaire de l'éthique, la joie de l'esthétique » (selon l'expression du théologien Jürgen Moltmann)⁴, revenir à quelque chose de plus gratuit, de plus spontané. Dans le même mouvement, on s'intéressait aux sagesses orientales qui, en particulier en Inde (la *lila*), avait fait du jeu le modèle principal pour se représenter l'origine du monde.

Ces utopies festives sont moins vivantes aujourd'hui, peut-être parce que l'horizon est devenu plus sombre, l'humeur est moins à la fête. La technologie cependant pose toujours question. Une réflexion fondamentale reste à poursui-

*Création des poissons
et des oiseaux,
monastère de Monreale
(Sicile, 1182)*



vre, qui redonne une lueur d'espoir. Si on ne le réduit pas à l'expression d'une simple créativité sans contraintes, le thème du jeu peut apporter des éléments pertinents.

La création par la parole

Qu'en est-il dans la Bible, source de toute la réflexion théologique dans la tradition chrétienne ? Le thème de la fabrication toute-puissante n'est certes pas absent, mais c'est souvent le seul que l'on retient, ce qui est la source de bien des ambiguïtés. Certains écologistes ne manquent pas de prendre appui sur cette image pour dénoncer l'influence du judéo-christianisme sur l'émergence de la civilisation technoscientifique de l'Occident. « La représentation du monde comme machine correspondait parfaitement à l'idée chrétienne d'un Dieu créateur, transcendant absolument son œuvre. »⁵ Encore une fois, l'horloger !

La remise en cause de ce « monde-machine » invite à relire le texte plus attentivement. On y trouve bien des images de fabrication : pensons à celle du « potier », présente dans le deuxième récit de la création : Dieu « modèle » Adam avec la poussière du sol. Mais cette image est loin d'être la seule. Le premier récit de création valorise un autre thème, celui de la *parole* : Dieu « dit », et cela est. Dieu crée par sa parole.

On peut comprendre cette création par la parole, comme un ordre donné aux choses : Dieu ordonne. Comme un bon commandant, sa parole s'exécute im-

3 • *La fête des fous. Essai théologique sur les notions de jeu et de fantaisie*, Seuil, Paris 1971, 238 p.

4 • *Le Seigneur de la danse*, Cerf, Paris 1972, pp. 7-8.

5 • *Pierre Hadot, Le Voile d'Isis*, Seuil, Paris 2004, p. 142.

médiatement, sans « discussion ». Mais la parole divine, dans l'ensemble du corpus biblique, a une autre fonction. Ce n'est pas seulement un ordre, une jonction sans réplique, c'est avant tout une *invitation au dialogue*. Par sa parole, Dieu suscite une autre parole en réponse. Dieu parle pour faire parler en premier lieu la créature qui est « à son image ». C'est en parlant (en dialoguant avec son vis-à-vis) que l'homme devient humain. A la différence de l'ouvrier devant l'objet qu'il fabrique et qu'il maîtrise, Dieu est devant sa création comme un partenaire d'alliance.

Un autre élément a trait à la puissance comme *mise en ordre*. C'est vrai que le créateur biblique est tout-puissant. Il maîtrise sa création. Mais il faut se rappeler l'expérience historique du peuple de l'Israël biblique, menacé dans son existence et libéré par Dieu. Le monde contient des forces hostiles à l'humanité, que la Bible appelle le « chaos ». Pour que l'humanité puisse habiter sur la terre, celle-ci doit être préalablement organisée.

Un troisième élément est que, toujours selon le premier récit de création, l'œuvre créatrice de Dieu culmine le septième jour, le jour du sabbat. Dieu arrête son travail. L'accomplissement de la création n'est donc pas l'œuvre fabricante, mais ce qui serait plutôt de l'ordre de la *fête*, de la réjouissance, de la contemplation gratuite. C'est par là que l'on retrouve la thématique du jeu.

Le jeu de la Sagesse

Cette idée se retrouve-t-elle ailleurs ? Dans le Livre des Proverbes, un poème est intrigant (8,22-31 ; voir texte p. 13). Cet ensemble très structuré reprend des éléments présents dans le récit de la Genèse. La fonction créatrice y est

présentée comme délimitation du ciel, fixation d'une limite que la mer (symbole du chaos, de la violence, des forces de mort) ne peut transgresser. La création est une mise en ordre stable, durable. Mais à côté du Dieu créateur, plus précisément, « entre » le Créateur et l'humanité, il introduit une autre entité, la « Sagesse ». C'est elle qui parle à la première personne dans ce poème.

Dans un premier temps, la Sagesse est passive, « engendrée ». Elle se reçoit de Dieu. Puis elle participe à l'œuvre créatrice. Elle se présente comme « maître d'œuvre » (la traduction du mot est problématique, mais nous ne nous y attarderons pas). Et, à la fin du poème, il est dit qu'elle « joue » en présence de Dieu et dans son « univers terrestre ». Quel est son jeu ?

Le terme a intrigué des générations de commentateurs, juifs comme chrétiens. On souligne volontiers l'atmosphère festive qui couronne la création, estimée « bonne » selon la révélation biblique : « et Dieu vit que cela était bon » (Gn 1,10). Elle est source d'*émerveillement* pour celui qui la contemple (une dimension que nous avons peut-être à redécouvrir). A cela, on peut associer l'idée d'une *familiarité* avec Dieu. Le jeu rassemble des partenaires. Il y a beau y avoir un « meneur », l'essentiel est la participation de tous. Chacun reçoit un « rôle », même mineur. Personne n'est inutile.

Peut-on en dire plus sur ce « jeu de la Sagesse » ? La *spontanéité* est une donnée évidente. C'est ce à quoi on pense le plus volontiers quand on évoque l'idée de jeu. Pourtant, dans ce poème du livre des Proverbes, l'association du jeu et de la loi donne à réfléchir. La mise en ordre est un moment important dans le processus créateur : poser des *limites* pour rendre l'espace habitable. Toutefois, l'instauration de la

loi n'est pas le terme du projet créateur. Dieu ne crée pas le monde pour lui donner une loi.

Le dessein divin sur le monde serait plutôt la réalisation d'une communion universelle, ce dernier mot n'incluant pas seulement la société humaine, mais l'ensemble des créatures, animées et inanimées, qui ne sont pas simplement des « choses » à disposition de l'humanité. Rassemblant des partenaires, le jeu donne une anticipation de cette communion.

Règles et créativité

Cela recoupe des réflexions anthropologiques sur le jeu qui soulignent l'importance de la règle. La langue anglaise distingue *play* et *game*. Le premier mot désigne la spontanéité du jeu de l'enfant, le deuxième renvoie plutôt à l'obéissance à la règle, mais il n'y a nulle opposition entre les deux. On pourrait même dire que l'intérêt du thème du jeu est qu'il fait réfléchir sur l'association de la règle et de la liberté.

Un jeu purement spontané est moins créatif qu'un jeu réglé. La considération des deux extrêmes peut être éclairante : d'un côté, une spontanéité qui ne débouche sur rien et qui finit par décevoir (sans compter le risque latent de violence : le fête se pervertit en débauche) ; de l'autre, un système de règles si contraignant qu'il empêche toute créativité. L'intérêt du jeu, son caractère « créatif », est dans « l'invention d'une liberté par et dans une légalité ». ⁶ Cette légalité, l'existence de règle, a une double fonction : limiter la violence latente dans les relations humaines ; obliger à *faire des choix*. La deuxième fonction est plus proprement créatrice. A la différence d'un fonctionnement mécanique, le déroulement d'un jeu n'est jamais écrit à l'avance.

Chaque itinéraire singulier s'invente au gré d'une histoire qui se construit. Celle-ci suppose une authentique liberté de la part des acteurs, dont le comportement n'est pas programmé au commencement. Chaque créature reçoit du Créateur une certaine autonomie, une consistance propre, un « quant-à-soi ». ⁷ De plus, la règle pose des contraintes qui obligent à ne pas rester enfermé en soi-même (c'est le risque de l'autonomie), à sortir du monde que l'on s'est bâti à son image. On peut penser à la métaphore du joueur de jazz : son improvisation respecte des règles strictes. La liberté s'acquiert dans une confrontation au monde extérieur, à l'autre personne humaine, à Dieu même. Elle n'est pas un choix capricieux parmi un nombre indéfini de possibles, mais une invention à partir du monde tel que nous le recevons et que la liberté transforme au profit de tous.

Pour la tradition biblique, la création du monde n'est pas simplement un grand jeu. Cette tradition est trop réaliste pour minimiser l'élément de violence, de mort qui s'y manifeste avec la complicité de l'humanité (la figure de la Croix dans l'Évangile). Il faut fixer des limites solides pour empêcher cet océan de violence de déferler et de submerger toute la création. Mais en rester là est insuffisant. L'enjeu est plus constructif : l'humanité a pour mission de poursuivre l'œuvre créatrice commencée par Dieu. Le travail y a toute sa place, à condition de ne pas oublier que le couronnement de cette œuvre est de se réjouir ensemble, une réjouissance qui intègre l'ensemble du créé.

Fr. E.

6 • Colas Dufflo, *Jouer et philosopher*, PUF, Paris 1997, p. 57.

7 • Adolphe Gesché, *Dieu pour penser, IV, Le cosmos*, Cerf, Paris 1994, p. 167.

²² « **L**e Seigneur m'a engendrée, prémice de son activité, prélude à ses œuvres anciennes. ²³ J'ai été sacrée depuis toujours, dès les origines, dès les premiers temps de la terre. ²⁴ Quand les abîmes n'étaient pas, j'ai été enfantée, quand n'étaient pas les sources profondes des eaux. ²⁵ Avant que n'aient surgi les montagnes, avant les collines, j'ai été enfantée, ²⁶ alors qu'Il n'avait pas encore fait la terre et les espaces ni l'ensemble des molécules du monde. ²⁷ Quand Il affermit les cieux, moi, j'étais là, quand Il grava un cercle face à l'abîme, ²⁸ quand Il condensa les masses nuageuses en haut et quand les sources de l'abîme montraient leur violence ; ²⁹ quand Il assigna son décret à la mer - et les eaux n'y contreviennent pas - , quand Il traça les fondements de la terre. ³⁰ Je fus maître d'œuvre à son côté, objet de ses délices chaque jour, jouant en sa présence en tout temps, ³¹ jouant dans son univers terrestre ; et je trouve mes délices parmi les hommes. »

Proverbes 8,22-31

(traduction TOB)